

6 Société et Culture

Education/Promotion de la culture entrepreneuriale au sein des établissements scolaires

Le concept " Wabouna " présenté au lycée Jean-Baptiste Obiang Etoughe

E. NDONG-ASSEKO

Libreville/Gabon

D'autres sujets d'intérêt tels que la consommation des drogues en milieu scolaire et les maladies sexuellement transmissibles s'y sont greffés. Des calculatrices scientifiques ont également été remises aux

élèves de fin de cycles (3e et 1^{re}), qui préparent des examens de fin d'année.

POURSUIVANT leur campagne de sensibilisation à l'entrepreneuriat au sein des établissements scolaires de Libreville, le mouvement des entrepreneurs engagés "Wabouna" (C'est possible dans l'une des langues du Gabon) et l'association des coopératives

scolaires du Gabon ont porté leur message de promotion entrepreneuriale au lycée Jean-Baptiste Obiang Etoughe de Sibang, à la périphérie de la capitale, mercredi dernier. Autour de la thématique principale "l'initiation à l'entrepreneuriat à l'intention de la jeunesse", se sont greffés d'autres sujets tels que la sensibilisation aux stupéfiants et à la lutte contre les Maladies sexuellement transmissibles (MST), qui ont été exposés aux lycéens, respectivement, par Axel Ndjila et le psychologue social Templar Assoko.

Ces deux sous-thèmes, ont dit les exposants, s'intègrent dans le thème général, en ce que « *les MST ou la pratique des stupéfiants constitue des facteurs bloquants dans la volonté de s'ouvrir à l'entrepreneuriat.* »

Le programme "Wabouna" qui a pour cheval de bataille de sensibiliser les jeunes aux vertus de l'entrepreneuriat, nécessaire aujourd'hui pour booster la croissance économique du pays, se donne pour objectif majeur d'inculquer aux apprenants « *les germes de la création d'entreprises* », afin que dès le secondaire, ils commencent à se familiariser avec la culture entrepreneuriale.

Promoteur de ce concept, Hercule Nze Souala s'est d'abord défini comme la meilleure illustration de « *la réussite à partir de rien* ». Car, issu d'une famille démunie, il a été mû par la volonté de changer son destin à partir de petites expériences vécues chez les autres.

C'est ainsi qu'il s'est lancé dans les activités de promotion immobilière, qui lui ont permis de disposer d'un capital pour accroître ses projets. Aujourd'hui, il peut se targuer d'être parvenu à se construire une vie fort acceptable, en partant de pas grand-chose. C'est donc un parfait modèle qui devrait inspirer les autres jeunes comme lui (il n'a que 28 ans) pour s'intéresser à l'entrepreneuriat. Mais pour y arriver, il est indispensable, devait-il recommander, de s'affranchir de certains comportements et complexes.

Par exemple, « *nous, les Gabonais, ne voulons pas faire certains métiers qui sont aujourd'hui devenus l'apanage des étrangers. Pourtant, ce sont des activités génératrices de revenus que nous refusons d'exercer. Il faut donc préalablement un changement de mentalité, comprendre qu'il n'y a pas de sots métiers, mais de*



Le bureau de Wabouna face aux apprenants.



Le public scolaire écoutant le président du mouvement Wabouna, Hercule Nze Souala (de dos).



Le chèque remis aux responsables de la coopérative du lycée Jean-Baptiste Obiang Etoughe pour un projet sur l'environnement de l'établissement.

sottes gens. C'est dès maintenant que vous devez comprendre que le tissu économique est tributaire d'un grand réseau de PME/PMI, que la Fonction publique étant à saturation, ne peut plus recruter. Il faut aussi que chacun se pose la question de savoir ce qu'il veut devenir demain. »

En intégrant en soi cette préoccupation, les uns et

les autres devraient pouvoir extérioriser les dons et talents qui sommeillent en eux.

Lors de cette rencontre, un chèque de 250 000 frs a été remis aux responsables de la coopérative de l'établissement d'accueil, qui ont un projet portant sur l'environnement de leur lycée, tandis que les élèves des classes d'examen (3e et

Terminales) recevaient des calculatrices scientifiques. Le président de Wabouna a remercié tous les donateurs qui ont permis de réaliser cette rencontre du lycée Jean-Baptiste Obiang Etoughe. Notamment le directeur de cabinet du chef de l'Etat, Brice Laccruche Alihanga, qui leur a apporté une aide substantielle.

Chronique littéraire

De la "violence" (sic) par temps de crise

IL faut être sincèrement fort d'esprit, endurant et d'une patience à toute épreuve pour tenir le coup sous les tropiques. En tout domaine, oui. Mais singulièrement en celui du bon usage de la langue officielle de communication sous nos cieux francophones. Si les fautes d'orthographe, de conjugaison, de vocabulaire ou plus largement de grammaire constituaient des attentats, les morts au quotidien ne se compteraient plus. Il suffit de porter son regard sur n'importe quel support publicitaire pour mesurer combien nous sommes tous tombés bien bas.

Nous voulons bien qu'on nous fasse la leçon, qu'on nous raconte que c'est l'école qui est dévoyée, que ce sont les parents qui ont démissionné, que ce sont les éducateurs que sont les enseignants qui foutent la merde pour avoir moins formé les jeunes en ces temps où leurs perpétuelles grèves connaissent des pics. Nous entendons bien que certains estiment que tout va à vau-l'eau, qu'il n'y a peut-être plus rien à sauver, qu'il faut atteindre le fond pour ensuite remonter – oubliant qu'on peut atteindre le fond et s'y décomposer, donc sans remonter. Tout cela, c'est entendu. Mais...

Lorsque, sur un tee-shirt, les organisateurs d'une campagne noble comme celle de crier haro sur les misères faites aux femmes, laissent qu'on écrive, qu'on porte et qu'on délivre un message ainsi libellé : « *Stop aux violences (sic) faites aux femmes* », nous prenons peur. Et il y a de quoi.

Songons une seconde au nombre de personnes qui sont intervenues dans cette chaîne de l'erreur pour comprendre que le problème n'est plus au badinage, mais à l'ignorance généralisée et banalisée des choses qui façonnent des citoyens sur lesquels un pays peut et doit compter : le (ou la) commanditaire qui a eu l'idée de cette formule, le (ou la) secrétaire qui a noté cela dans son calepin, le chargé de mission qui a déniché le sérigraphie, le sérigraphie qui a conçu et fabriqué le tee-shirt, etc.

Certes, errare humanum est... Mais l'on ne s'arrête pas là : *perseverare diabolicum*. En effet, on a persévéré, dans la même semaine, ou presque, et le diable s'est présenté. Cette fois, il nous a été servi un plat qu'on ne croyait jamais manger par ici, en regard de ce que notre pays est considéré comme l'un des plus alphabétisés en Afrique francophone. Ce plat ? Servez-vous : « *Journée de la femme gabonaise (sic)* ».

Qu'est-ce qui ne va pas, docteur ? Où sont les talents d'antan ? Que nous arrive-t-il ? Comment expliquer cette absence de rigueur qui se généralise, mais surtout se banalise et devient quelque chose de communément admis comme ne constituant rien de grave ?

Dans un de ses essais lumineux, « *Les livres que je n'ai pas écrits* », George Steiner évoque, amer, la question de l'école où le par-cœur n'est plus à l'ordre du jour. Il parle de l'école comme de la grande fabrique désormais de l'amnésie généralisée. Nous sommes dans ce voisinage là, par ici.

Au fait, Jean-Pierre Marielle a tiré sa révérence mercredi. Pour qui veut savoir ce qu'était ce monstre du théâtre et le rhéteur absolu qu'il fut, nous ne saurions trop vous conseiller de le voir à l'œuvre dans la pièce exquise de cet autre géant que fut Sacha Guitry, "Le nouveau testament". C'est si bien écrit et si bien joué que ça nous fait encore croire que rien n'est jamais tout à fait perdu pour qui veut.